

Nathan Weinstock, mémorialiste d'une culture naufragée

Rencontre à Bruxelles avec l'ancien militant trotskiste qui, depuis près de quinze ans, s'attelle, avec sa femme Micheline, à la tâche de collecter récits et documents afin de restituer un peu de la civilisation yiddish engloutie par la Shoah

CHRONIQUES DU DÉSASTRE

Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais

Textes présentés et traduits du yiddish par Nathan Weinstock, éd. Métropolis (case postale 211 - 1211 Genève 17), 468 p., 160 F (24,39 €).

COULEUR ESPÉRANCE

La Mémoire ouvrière juive autour de 1900

Textes présentés et traduits du yiddish par Nathan Weinstock, éd. Métropolis, 348 p., 160 F (24,39 €).

Jamais l'histoire du judaïsme européen, y compris celle de la Shoah, ne fut, on l'oublie souvent, le domaine exclusif des historiens de métier. Aussi a-t-on trop tendance à négliger ce qu'elle doit, dans ce qu'elle comporte de meilleur, à ses nombreux artisans de l'ombre, à ces hommes et à ces femmes qui, en marge de l'institution, armés d'une solide connaissance de l'hébreu et du yiddish, s'attellent, au beau milieu d'une vie, à la tâche de collecter, de traduire et d'annoter récits et documents encore méconnus, s'ingéniant ainsi à restituer un peu d'un continent englouti. Nathan et Micheline Weinstock font partie de ces passeurs bénévoles. Né en 1939, lui est avocat au barreau de Bruxelles et docteur en droit. Un homme timide, réservé, un rien bourru. Elle est psychothérapeute ; une femme douce, lumineuse. Par leur modestie, mais aussi par leur érudition et leur rigueur d'analyse, ces deux-là incarnent bel et bien le contre-modèle absolu de cette figure, toujours caricaturale, que se plaît à brosser un certain esprit du temps : celle du « militant de la mémoire » manichéen et donneur de leçons.

Nathan, qui s'exprime avec un léger accent flamand - sa première langue fut le dialecte anversois -, n'est pas homme à perdre son cal-

me. Mais quand il entend répéter que nous serions « saturés » de publications sur la Shoah, on sent une sourde colère percer dans la voix : « quelle énormité » et « quelle suffisance que permet seule une vaste ignorance du sujet ! » En français, relève-t-il à propos des 27 000 pages d'archives clandestines, constituées dans le ghetto de Varsovie par le jeune historien Emmanuel Ringelblum et son équipe, on ne dispose même pas, plus d'un demi-siècle après la Libération, d'une anthologie de ces écrits qui hurlent du fond de l'abîme. Cette situation le révolte. « Avant d'être engouffrés par les centres d'extermination, les victimes du judéocide ont laissé derrière elles des centaines de journaux personnels. » Or « combien d'entre eux ont été publiés ? ». Une poignée d'individus ne saurait évidemment suffire à « briser ce mur d'indifférence ». Nathan et Micheline Weinstock le savent. Depuis près de quinze ans, ils n'en consacrent pas moins tout leur temps libre à ce qu'ils nomment « un devoir de respect, une obligation de mémoire ». L'expression, dans leur bouche, n'a rien de galvaudée. « Peu de chose en vérité », ajoute aussitôt ce fils d'émigrés juifs polonais avec l'humilité qui imprègne l'ensemble de son activité.

UN TRAVAIL CONSIDÉRABLE

Peu de chose ? A lui seul, aidé de son éternelle complice - « Micheline », dit-il affectueusement, « toujours eu dix ans de lucidité d'avance sur moi » -, Nathan a pourtant abattu un travail extraordinaire. Etre avocat, dit-il comme pour minimiser l'effort fourni, permet toujours, entre deux dossiers, de « s'éclipser vers la bibliothèque ». Lorsqu'on l'interroge sur l'existence d'une relation souterraine entre son activité d'historien et sa spécialité de criminologue, une discipline qu'il a longtemps enseignée à l'université de Gand - « toute une génération de commissaires de police me connaît »,



MARIM BEN KHELIFA POUR « LE MONDE »

dit en riant cet ancien gauchiste -, Nathan, à la réflexion, identifie peut-être un lien : « Il est vrai que je retombe chaque fois sur les marginaux. Les juifs, après tout, en sont aussi. » Le résultat, en tout cas, est impressionnant : il y eut d'abord la traduction, qui prendra des années, du journal rédigé en 1942-1943 par Hillel Seidman, membre du conseil juif du ghetto de Varsovie (Plon, 1999). Un témoignage capital,

accompagné ici d'un appareil critique à la pointe des recherches les plus récentes. Puis viendront les *Chroniques du désastre*, publiées par Michèle Stroun, une énergique editrice genevoise.

C'est dire que les Weinstock n'ont rien non plus du couple de notables qui consacre ses dimanches à la culture. Nous sommes là chez d'authentiques intellectuels. En entrant, un simple coup d'œil

sur la grande salle de séjour bordée de baies vitrées, au rez-de-chaussée de leur maison de Bruxelles, suffit à s'en convaincre. Des tons ocre, des livres du sol au plafond, des kilims, une collection de bijoux orientaux, des dossiers partout... Règne là un désordre raffiné qui évoque plutôt l'intérieur d'artistes new-yorkais du Village. Au centre, une longue table de bois. C'est donc là, dans leur coin, sans souci de reconnaissance, qu'inlassablement les Weinstock s'attachent à rendre la parole aux mémorialistes des ghettos, mais aussi à arracher l'univers de la culture yiddish au cliché des personnages flottants de Chagall. Que ce soit dans le domaine de la presse, une de ses spécialités, ou dans celui de la littérature, à ses yeux « la plus européenne de toutes », il y a là quantité de richesses insoupçonnées, insiste Nathan, qui, chez les bouquinières ou dans les ventes de charité communautaires, met parfois la main sur des trésors. Micheline commence souvent par traduire à haute voix, lui peaufine. Une œuvre qui, depuis le départ de leurs enfants - Lev vit au Nouveau-Mexique, Tamara en Israël -, absorbe soirées, week-ends et vacances, loin des mondanités et des colloques qu'ils fuient comme la peste. « C'est mauvais, dit-il, à force, on finit par se sentir important ».

Toute l'entreprise commence à la fin des années 80. Eclate alors l'affaire du carnél d'Auschwitz, décisive dans leur itinéraire. En signe de protestation, Lev et Tamara occupent, avec des amis, une église de Bruxelles. Ils reprochent à leurs parents de ne rien faire. « C'est vrai, qu'avions-nous, au fond, à leur transmettre ? Paradoxalement, c'est ainsi par nos enfants que nous sommes revenus à la Shoah », expliquent-ils. L'un et l'autre ne tardent pas à s'engager à fond contre une initiative en laquelle

ils voient une véritable « entreprise de falsification historique ». Le reste suivra, en se diversifiant. Avec les moyens du bord, les Weinstock

trouvent même le temps d'écrire une petite revue, *Les Cahiers de la mémoire*.

Mais ce passionné d'histoire sociale a-t-il jamais vraiment cessé d'être un homme de combats ? Dans la trajectoire mouvementée de Nathan Weinstock, jeune sioniste socialiste dans les années 50, figure en vue du trotskisme en Belgique au cours de la décennie suivante, il est assurément un fil conducteur, dont témoigne encore *Couleur espérance*, son dernier ouvrage : c'est son intérêt pour le mouvement ouvrier, juif en particulier, auquel il a déjà consacré une monumentale histoire en trois volumes, *Le Pain de misère* (La Découverte, 1984-1986). Pour beaucoup, son nom reste toutefois attaché à un autre livre, *Le Sionisme contre Israël*, publié chez Maspéro en 1969. Des pages qui paraissent aujourd'hui bien datées, dans lesquelles l'auteur partait de la conviction d'une « contradiction insurmontable » entre « le nationalisme sioniste et l'internationalisme prolétarien ». Une bible, à l'époque, pour tout jeune militant trotskiste. Mais quand on évoque cette période de sa vie, l'homme, déjà secret, se ferme. « Depuis le début de l'Intifada, je me suis donné pour règle de ne plus parler des relations israélo-palestiniennes », coupe-t-il sèchement. « Le sujet est aujourd'hui piégé », consent-il tout de même à ajouter. « On ne peut rien en dire qui ne serve finalement à alimenter une machine de guerre antisémite. C'est un peu comme gratter une allumette à côté d'un baril de poudre. » Le négationnisme, en l'occurrence celui d'extrême gauche, est à l'évidence passé par là. Nous n'en saurons pas plus.

Pour l'heure, Nathan Weinstock préfère se passionner pour des textes hassidiques d'auteurs inconnus des XVI^e et XVII^e siècles. Notamment un récit d'amour d'une grande beauté, qu'il vient de découvrir et qui rappelle, nous assure-t-il, le mythe d'Orphée.

Alexandra Laignel-Lavastine